

***Liberté* ou l'ouverture globale**

Fernand Ouellette

Volume 51, numéro 3 (285), septembre 2009

Mythes 1959-2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34739ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (2009). *Liberté* ou l'ouverture globale. *Liberté*, 51(3), 81–85.

LIBERTÉ OU L'OUVERTURE GLOBALE

Il y a quelque chose de commun entre le début de la revue *Liberté* et celui du romantisme allemand : la conscience de la naissance de *quelque chose*. Un espace mental s'ouvrait succédant à une façon de penser, de vivre en société qui avait arasé trop de forces vives. Et voici que nous tenions soudain le possible à bout d'esprit. Que nous déchiffrions patiemment notre avenir. Le *Refus global* en avait été l'une des premières affirmations, non pas nihiliste, mais au contraire enracinée dans une forte exigence. Bien entendu, d'autres revues nous avaient précédés, *La Relève*, *La Nouvelle Relève*, d'où avaient émergé de fortes personnalités comme Jean Le Moyne, Saint-Denis Garneau. J'ajoute les admirables *Gants du ciel* de Guy Sylvestre, *Améri-que française*, la *Revue dominicaine*, *Cité libre*. Il fallait prendre le relais, certes, mais selon notre propre réflexion et nos exigences. En ce sens, il y a peut-être eu un hiatus avec nos prédécesseurs, car nous n'avions aucune mentalité de disciple. Et surtout aucune idéologie ne nous chapeautait, aucune esthétique ne nous reliait les uns aux autres, sinon l'espoir mis dans un nouveau Québec, encore flou, et la passion de la littérature. Ouverture qui poursuivait le travail de notre propre écriture, mais qui n'aurait pu déboucher sur la fondation d'une école littéraire ou la publication d'un manifeste esthétique.

L'Hexagone avait été fondé en 1953. Jean-Guy Pilon publiera dans la collection « Les Matinaux » en 1954, et moi-même en 1955. J'étais

lié à André Belleau, depuis plusieurs années, par la musique, par la poésie, par la pensée. Nul n'avait plus de racines dans la culture, et même plus discrètement dans son identité québécoise, dirais-je. En ce sens, si je tiens compte de sa rigueur, de ses valeurs, il n'aurait pu avoir de lien avec le postmodernisme que cerne si intelligemment Pierre Vadeboncoeur. J'avais eu aussi la chance de connaître Jean-Guy Pilon lors d'une rencontre chez madame Andrée Maillet, puis à l'Hexagone, et c'est donc lui qui me conviera à la réunion de fondation de *Liberté*, en 1958. Il rassemblait quelques écrivains pour penser une revue et lancer un premier numéro. Par la suite, c'est encore lui qui m'appellera à Radio-Canada, au Service des émissions culturelles. C'est dire la dimension de ma dette à son égard.

Comme dans toute action qui inaugure, se sent en plein commencement, les limites, l'axe de direction au début demeurent assez vagues. Seule l'ouverture de notre société et de notre être nous aiguille. L'équipe, comme nous l'appelions, ou, pour parler étymologiquement, l'équipage de la revue, devient un foyer d'effervescence. Certaines amitiés avaient précédé la fondation, disais-je, des camaraderies naîtront des échanges, du partage, de la visée. Un véritable noyau se constituera. Ce qui me frappe, c'est l'indépendance, la diversité intellectuelle des membres fondateurs, qui n'avaient de commun que la volonté d'écrire. Après le premier numéro, la revue saura résister, dirais-je, à nos tendances très affirmées. Car certains membres du premier groupe voulaient nous entraîner sur une voie, une forme d'engagement, qui n'était pas la nôtre. Ils ont rompu immédiatement. Je pense à Michel van Schendel, un esprit plus porté à l'engagement au sens de Sartre de par sa formation intellectuelle en France et ses allégeances idéologiques. Notre unité s'est refaite spontanément en convergeant vers la vision commune de ce que devait être une revue axée principalement sur la culture, dans notre *ici* et *maintenant*.

Sur un autre plan, il me semble que, si dès le départ, par exemple, la personnalité de Jacques Godbout divergeait fortement de la mienne, le respect n'en présidait pas moins à nos échanges. On ne pouvait être plus différents, et malgré tout tendre au même but : la conception d'un numéro de revue qui soit de qualité, qui soit imprégné de l'histoire concrète du Québec amorçant sa Révolution tranquille. Ce que n'aurait jamais permis le travail d'une équipe assujettie à une idéologie étroite. Une pareille idéologie aurait été pour nous une contrainte insupportable qui en rien n'aurait correspondu à

nos êtres, à nos valeurs. C'est ce qui explique peut-être la durée, la longévité de *Liberté*.

À l'évidence, ce n'est pas par impulsion, ou d'une façon arbitraire, que nous avons nommé notre revue *Liberté*. L'équipe pouvait supporter, maintenir une pareille exigence à travers sa diversité et la nécessité d'une évolution. Ce n'est qu'un peu plus tard, avec *Parti pris*, que l'idéologie et les actions vont se polariser, se raidir. Dès le premier numéro de cette revue, nous serons d'ailleurs pris à partie, considérés comme la cible parfaite. Nos positions étaient très éloignées, même si par exemple l'idée d'indépendance, la perspective littéraire ou culturelle pouvaient en principe nous rapprocher.

Très vite, j'ai pu réaliser un numéro spécial consacré au compositeur Edgard Varèse. Puis à Pierre Jean Jouve, Alain Grandbois. Pilon nous offrira un René Char. Il me semble que la consécration d'un numéro à un créateur qui nous animait a été l'une de nos qualités. C'était à travers un travail de convergence l'établissement de certaines bornes qui balisaient notre écriture, notre quête intellectuelle. La vision de l'histoire et d'une insertion dans l'histoire, parmi nous, n'étaient pas les mêmes. Ni notre lien avec certaines valeurs. Mais l'ouverture de la Révolution tranquille, notre remise en question ne pouvaient qu'ouvrir un champ de réflexion assez riche.

Il était nécessaire que nos échanges, notre enracinement dans la société québécoise en mouvement nourrissent des numéros thématiques urgents comme ceux sur le bilinguisme, la violence, etc. En ce sens, penser un Québec (re)naissant le plus souvent dans la perspective de la souveraineté, c'était mûrir, nous construire nous-mêmes, donner une assise à notre identité. Plusieurs de mes articles seront par la suite regroupés dans un premier livre d'essais intitulé : *Les actes retrouvés*, de même que mon travail pour le numéro Varèse m'avait conduit à écrire la biographie de Varèse, et mes recensions de livres d'art donneront *Commencements*, une sorte d'histoire minimale, personnelle de l'évolution de la peinture en Occident.

La réflexion au sein de l'équipe était donc pour moi indissociable des constellations qui apparaîtront dans mes livres. Sans la revue, sans une prise de conscience précise du moment historique dont nous étions aussi des artisans, je n'aurais jamais écrit la plupart de mes essais comme « La lutte des langues et la dualité du langage », « La violence et nous ». Articles qui cernaient en soi une certaine conception de la liberté et de la société. Une exploration balisée de

l'information, d'un travail de l'esprit. Je me situais par conséquent à l'opposé de la licence, de la mollesse généralisée qui tient lieu de pensée, de la permissivité qui sera bientôt martelée dans une expression de Mai 1968 : « Il est interdit d'interdire. » Dans ma quête, je continuais de m'enraciner, m'éloignant du postmodernisme avant même de connaître le mot.

Il est probable que la revue a été pour moi un tremplin qui m'était encore plus nécessaire que pour d'autres membres. À cause sans doute de mon tempérament solitaire et de mon éloignement du milieu littéraire. Il n'est pas étonnant que je n'aie quitté *Liberté* qu'en 1995, trente-cinq ans après sa fondation. Encore fallut-il que nous puissions traverser quelques turbulences qui soulevaient nos divergences, nos oppositions, comme l'action du FLQ, par exemple. Mais précisément j'ai pu écrire et publier un texte qui prenait position contre certains points de vue apparaissant parmi nous. En somme, prendre une direction qui contredisait celle de certains membres, et qui était fondée sur mes propres valeurs. À l'opposé du relativisme ambiant qui pointait. De même, nous avons pu retirer d'un numéro déjà imprimé l'article d'un collaborateur et reposter un numéro *allégé*. Ce qui est décidément assez exceptionnel et très significatif d'une liberté ancrée dans une vision du monde.

Nous avons certes traversé quelques tournants plus difficiles, disais-je. En particulier au moment de l'élection de certains directeurs qui naturellement voulaient nous faire prendre d'autres directions. Mais en fin de compte la revue a continué son chemin avec la plupart de ses membres. Très vite se sont joints les Hubert Aquin, Jean Filiatrault, Michèle Lalonde, Yves Préfontaine, Jacques Bobet. Puis, un peu plus tard, d'autres écrivains comme Jacques Folch-Ribas, Jacques Brault, Jean Larose, François Ricard, Yvon Rivard, François Hébert, Marie-Andrée Lamontagne et Jean-Pierre Issenhuth. Ce qui ne pouvait que nous enrichir et diversifier, ouvrir plus largement notre champ de travail, soulever évidemment plus de discussions et parfois d'oppositions.

De la revue est née une autre forme d'action dans le milieu : les Rencontres québécoises des écrivains, puis, à ma suggestion, les Rencontres québécoises internationales des écrivains. L'action de Pilon a alors été déterminante. Lui seul avait les qualités nécessaires, la présence tenace pour concrétiser nos projets. Poursuivre notre action de rassemblement. C'était pour nous ouvrir le Québec aux autres

littératures, certes, mais aussi au monde. Sur ce plan, les causeries de Gaston Miron ont été flamboyantes, déterminantes. Miron ensorcelait nos invités. Nous avons ainsi établi des liens. Nous émergions du silence. On pouvait nous lire, écrire des articles sur la Rencontre, sur le Québec, dans quelques villes d'Occident et du Moyen-Orient.

En quittant la revue *Liberté*, je suis retourné à ma première solitude, nourrie obscurément par les trente-cinq années de ma vie « active ». N'habitant plus que mon atelier. Mais à vrai dire jamais je n'aurai été plus actif en écriture, et en même temps plus absent dans une époque qui s'en tient aux modes, aux velléités, à l'écume des écrans. Qui fait fi de toute évocation de quelque forme d'absolu. Je m'en tiens au matin, à la plus grande forme de commencement, de recommencement. Je débusque les lumières les plus secrètes. Ma quête de verticalité, apparemment anachronique, se fonde ainsi sur l'immensité de l'horizon qu'inaugure le soleil.

Pour commémorer le cinquantième anniversaire de parution du premier numéro de la revue *Liberté*, en 1959, Jean-Guy Pilon, avec son art unique de la célébration, nous a réunis chez lui avec Jacques Godbout, les seuls survivants de l'équipe fondatrice. En nous la vie avait en grande partie passé. Mais la tension de nos êtres, notre ouverture sur la vie n'avaient pas changé. Ce repas, comprenant au recto du menu le fac-similé de la première couverture de la revue, à lui seul aurait pu nous faire comprendre pourquoi *Liberté* était née, cinquante ans plus tôt. Après le *Refus global*, nous aurions dû parler d'une *Ouverture globale*. Car voilà l'esprit qui avait présidé à la fondation.